

DÉTRUIRE... NON :
TRADUIRE,
DIT-ELLE

NANCY HUSTON

On ne présente pas Nancy Huston, romancière et essayiste franco-canadienne, autrice de plus d'une cinquantaine d'ouvrages en deux langues.

À l'exception d'Infrarouge, où les personnages sont anglophones, mais qui a été écrit en français avant d'être traduit en anglais, Nancy Huston écrit ses romans dans les langues que parlent ses personnages.

Elle a donc écrit en français, puis traduit : Les Variations Goldberg, Histoire d'Omay, Trois fois septembre, Une adoration, les passages berrichons de Instruments des ténèbres et les passages québécois de Danse noire. Elle a rédigé d'abord en anglais, Plainsong, Slow Emergencies, Dolce Agonia, Fault Lines, The Relative Miracles Club, Stone Lips, Tree of Forgetfulness, les passages américains de Instruments of Darkness et les passages irlandais de Black Dance.

Ses essais sont rédigés en français et parfois autotraduits : Nord perdu / Losing North ; L'Espèce fabulatrice / The Tale-Tellers.

Son dernier roman, Arbre de l'oubli, paraîtra chez Actes Sud début mars 2021.

Nancy Huston nous a autorisés à reproduire ici le texte de la conférence destinée aux étudiants du master de traduction littéraire de l'université Paris-Diderot en novembre 2018.

O n m'a demandé de vous parler de *l'autotraduction*. Mais ce mot comme tant d'autres est ambigu, et j'ai décidé de le prendre au pied de ma lettre à moi : *self-translation* : *translation of the self*. Traduire le soi inclut, mais ne coïncide pas avec, le fait de traduire ses propres écrits.

Grâce à mon frère qui avait deux ans de plus que moi, et que j'obligeais à m'enseigner au jour le jour tout ce qu'il faisait à l'école, j'ai appris à lire à quatre ans et à écrire à cinq – *heureusement* ! Sans cela, Dieu sait ce qu'il serait advenu de moi. Ce grand frère Lorne a huit ans, moi presque six et notre petite sœur Patricia pas tout à fait trois quand nos parents divorcent et notre mère Mary-Louise quitte Edmonton et s'en va à Chicago poursuivre ses études en sciences politiques. Elle laisse la garde de leur progéniture à Jim notre père et à la compagne de celui-ci, une jeune Allemande fraîchement débarquée en Alberta, du nom de Maria.

Dans un premier temps c'est la rage meurtrière qui m'envahit, j'ai envie de tout casser tout fraquer tout fracasser. Pendant plus de cinquante ans, il m'a semblé que cette rage n'avait jamais été exprimée. Et puis, à Pâques 2012, deux ans et demi après la mort de Jim, j'ai hérité d'une partie de sa correspondance et suis tombée en arrêt devant un dessin.

Le dessin en question a été réalisé par la petite Nancy sur l'en-droit et l'envers d'une feuille à en-tête de la compagnie pétrolière *Étoile du Nord* à Winnipeg (dont son grand-père maternel était commis voyageur), puis déchiré en mille morceaux (par Nancy elle-même ? par Maria ? par Jim ? chaque hypothèse induit un roman différent), et miraculeusement sauvé des eaux... là, à coup sûr par Jim, car seul Jim aurait relevé comme un défi mathématique la reconstitution méticuleuse du puzzle et son recollage avec des bouts de scotch. Aujourd'hui, les bouts de scotch sont vieillis et brunis par le temps mais l'émotion non, qui s'exprime ici en lettres géantes : "*MARIA aime JIM !*" et, au-dessous, en lettres beaucoup plus petites : "*Et Jim aime...*" Le mot "*Maria*" a été rajouté à une série de lettres disposées de façon décorative, mais en regardant de près on peut reconnaître le mot *mentir* (en anglais *to tell a lie*). Encore au-dessous figure un dessin de la famille recomposée (moins le grand frère). Tous les personnages portent des couronnes, pour montrer

qu'on est bel et bien dans un conte de fées, et leurs répliques sont entourées de bulles de BD. Maria : "*Je t'aime, Jim!*" Jim : "*Moi aussi je t'aime!*" Nancy : "*Tiens ! Qui s'en soucie ? Pas moi !*" Patricia : "*Dis donc ! je meurs de faim !*"

Au verso, de façon bouleversante, on voit l'écriture lutter pour être à la fois lisible et illisible. Sur le flanc d'un immense vaisseau sont inscrits les mots "*Walt Disney Presents*" : c'est le navire-famille-Houston, mué en super-production sirupeuse genre *Bambi* ou *Aladdin*. Dans la mer tout près, à droite, les mots : "*Requins Route Américaine*". À gauche, également dans l'eau : une petite fille et un requin géant. Et dans le ciel, à côté du soleil radieux : "*fait par NNNNANANNANCY Fait par Mutti parfois j a bbbb sssso de dire la vérité !*" Des points d'exclamation remplissent le ciel.

Ce dessin date sans doute du moment du divorce lui-même, au début de l'été 59. Deux mois plus tard, fin septembre, alors que Nancy vient juste d'entrer en cours préparatoire, Maria les embarque, elle et Patricia, pour un voyage en Allemagne. Avant d'épouser Jim, la jeune femme d'éducation catholique tient à avoir la bénédiction de ses parents et, surtout, celle de son curé. Or c'est bien connu, l'Église catholique ne voit pas d'un bon œil le divorce et les divorcés... Au cours des trois mois que dure leur absence, Jim s'occupera de déménager la famille, changeant non seulement de maison mais de quartier, ce qui permettra à la famille de se refaire une virginité. Ni vu ni connu : personne dans le nouveau quartier n'aura fréquenté Jim avec Mary-Louise et il ne sera pas utile que les enfants la mentionnent. Maria sera présentée et considérée comme leur mère ; abracadabra ! ...

Le 5 octobre, peu après l'arrivée en Allemagne du trio féminin, Mary-Louise écrit à Jim depuis Chicago : « Je me dis que, sous peu, Nancy, au moins, connaîtra assez d'allemand pour communiquer le fait que sa mère est en vie. Du coup, je trouve que ce serait une bonne idée pour Maria d'informer ses parents de la situation avant Nancy : de toute manière ils ne manqueront pas de poser des questions au sujet de ton "veuvage", et il me semble qu'ils digéreront mieux la situation si on leur dit la vérité dès le début – car, sans cela, je ne vois pas comment elle pourra éviter de mentir. Et ce qui serait regrettable, de mon point de vue, ce serait que Maria dise à Nancy

de se taire au sujet de sa mère – chose qui sera inévitable si elle choisit de ne pas leur dire la vérité. Car, comme tu peux le comprendre et l'apprécier, je tiens énormément à ce qu'ils se souviennent de moi et gardent leur affection pour moi, même si la distance atténuera forcément ces choses – et il me semble qu'il leur serait plus difficile de se souvenir de moi de façon raisonnablement naturelle si la pensée de moi est associée à la contrainte et au secret. Ils captent tout très vite, et j'aimerais simplement que, vu les circonstances, leur perception de moi soit la moins déformée possible. J'espère que tu pourras comprendre ce que j'essaie de communiquer, et peut-être faire part à Maria de mes sentiments – j'espère aussi que tu ne vois pas cela comme de l'interférence de ma part. Mais il y a si peu que je peux faire ou être pour eux en ce moment, autre qu'un souvenir, que ça me rend très malheureuse d'imaginer ce souvenir obscurci par une ambiance de clandestinité. »

Et, le 29 octobre : « J'apprécie le fait que ces derniers mois n'ont pas été faciles pour Maria – mais, comme tu le sais, Jim, ils ont été extrêmement difficiles pour moi aussi – et même si je n'ai aucune intention de te faire porter le fardeau de mes états d'âme, je peux dire très honnêtement que la phase actuelle est encore plus atroce que l'été dernier, et que cet atterroissement au sujet de mon existence n'arrange rien, d'autant plus que je ne vois pas à quoi il peut servir. Sauf à essayer de prolonger indéfiniment cette fiction – effort qui serait évidemment voué à l'échec – il me semble que leur réaction, au moment d'apprendre la vérité, sera d'autant plus violente qu'ils auront été trompés sciemment dans un premier temps. »

Les manuels de psychologie enfantine auraient très certainement freiné tous ces adultes bien-intentionnés en leur faisant remarquer qu'après le chamboulement provoqué par le départ de leur mère, il ne fallait pas imposer aux fillettes un *autre* chamboulement : voyage en train de plus de 3000 km, Edmonton-New York, suivi d'une traversée de l'océan Atlantique et d'un plongeon dans un pays culture langue famille contexte historique et religieux totalement étrangers... Mais le fait est que... si, en fin de compte, il le fallait ! Pour Nancy, c'est même exactement ce qu'il fallait.

Petit à petit, à mesure qu'elle se traduit dans une langue étrangère, elle devient euphorique. Exaltée. Elle adore avale digère restitue

épate. Elle apprend l'allemand en l'espace de quelques semaines, comme si elle le buvait au sein, goulument, *gulp gulp, glou-glou*. Elle l'apprend en courant et le parle *couramment*, c'est le cas de le dire. On l'approuve et on l'admire. Elle traduit aussi, pour Maria ou ses parents, vers l'anglais ou l'allemand, les borborygmes de Patricia qui commençait tout juste à parler la langue maternelle quand sa mère a disparu.

Il suffit de changer de langue et les mots n'ont plus le même sens ! Mutti est la traduction de Mommy mais il s'agit de deux personnes différentes. Mutti remplace Mommy et du coup Mommy n'est *plus* « pas là », puisque a disparu le mot même qui la désignait. Voyez le tour de passe-passe. Du reste, Nancy n'est plus là non plus. Non seulement son nom se prononce différemment mais elle est plus aimable en allemand, même à ses propres yeux. Voyez la magie. Elle n'est plus la fille que Mommy a abandonnée, elle est celle que Mutti vient d'acquérir. Langue étrangère, nouvelle donne, nouvelle donna, si, si, nouvelle identité. L'autre, l'ancienne, est rejetée dans les ténèbres du passé, dans l'enfer. Voyez la littérature. En allemand, Hell, le mot anglais pour enfer veut dire... clair. Hell, Hell, Hell, elle a soudain le droit de le dire. C'est génial.

Elle passera sa vie à jurer, en fait. À hurler tout bas. Pas un hasard que son mémoire à l'École des hautes études en sciences sociales ait porté sur le blasphème, le juron, l'insulte verbale, le tabou linguistique. Un seul mot de français ou d'allemand ou d'anglais a-t-il déjà franchi ses lèvres qui n'ait pas signifié.... HELL !?

Pour résumer, quelques petits mois avant ses six ans, la mère de Nancy fut remplacée par une langue étrangère. Ça, c'est la première chose. À partir de là, elle n'aura de cesse que de colmater les brèches dans son être en se jetant sur tout ce qui est étranger pour se l'approprier, le bouffer, l'assimiler à son être. Par bonheur, dans son pays natal, le Canada, le bilinguisme devient de plus en plus obligatoire : il *faut* désormais enseigner le français aux enfants canadiens anglophones dès l'école primaire, et sur les produits alimentaires les étiquettes *doivent* être imprimées dans les deux langues. Ainsi, tel samedi matin de 1962, on pouvait surprendre la petite Nancy à la table du petit déjeuner en train de comparer les étiquettes anglaise et française sur une boîte de porridge. Mettons qu'elle voit « Hot

Oats » et « Avoine chaude » – Daddy ! I know how to say *hot* in French ! Oh yeah ? How ? *Avoine* ! Eh non.

Alors elle remet ça, avec cette troisième langue. Elle oublie l'allemand et, reglou-glou, ingurgite le français à la place. En débarquant à Paris à l'automne 1973, elle connaîtra la *même* exaltation – pas une autre mais la même – qu'en arrivant en Allemagne quatorze ans plus tôt. L'anglais, langue/mère morte, tombera de ses épaules comme un poids mort et à la place des ailes lui pousseront ! En français, elle sait voler. Elle se supporte mieux, est moins suicidaire, en *Nancy Huston* qu'en Nancy Huston. Et, lors de ses premières tentatives d'écriture en français : zéro angoisse de la page blanche !

Elle développera une prédilection pour les personnes bilingues. Car celui ou celle qui connaît deux langues connaît forcément deux cultures aussi, et le passage difficile de l'une à l'autre et la douloureuse relativisation de l'une par l'autre. Il ou elle a donc toutes les chances d'être quelqu'un de plus fin, de moins péremptoire que les monolingues impatients. Non seulement la langue étrangère décourage-t-elle bavardages et péroraisons, elle empêche de se prendre trop au sérieux. Quand Nancy deviendra mère, le fait de communiquer avec ses enfants dans une langue pour elle non-maternelle lui donnera une distance salutaire par rapport à son rôle. Dès qu'elle se met en colère, son accent empire et elle se met à bafouiller : ça déclenche l'hilarité en face et, au bout d'un moment, elle doit, elle aussi, lâcher l'ire pour le rire.

Oui la traduction est un apaisement, une « civilisation » au sens que donne à ce mot Norbert Elias (*La Civilisation des mœurs*), une parade à de l'autodestruction : et je suis loin d'être le seul autodétracteur non pardon autotraducteur à avoir des drôles de comptes à régler avec sa mère. Je songe notamment à Tsvetaïeva, à Beckett, à Gary : pas un hasard que ce soit eux mes parents littéraires choisis, des auteurs à qui je voue une passion fervente et une reconnaissance éternelle.

Mais pour revenir à l'histoire de la jeune NH.

L'euphorie de l'étrangéité dure, mettons, treize ans. Elle écrit et publie en français exclusivement : des articles puis des essais puis des romans. Elle se marie en français, obtient la nationalité grâce à son époux (lui-même né à l'étranger et naturalisé à l'âge adulte), conçoit avec lui et met au monde une enfant française.

Mais, ainsi que le montre un célèbre épisode de la Genèse, *ça ne marche qu'à condition de ne pas se retourner*. Si l'on se retourne pour lancer un dernier regard sur le lieu d'où l'on vient, comme la femme de Lot en s'éloignant de Sodome, on sera transformé en pilier de sel. C'est ce qui arrive à NH lorsque, entamant une correspondance au sujet de l'exil avec son amie Leïla Sebbar, elle se retourne pour contempler le chemin parcouru. Au printemps 1986, quand paraissent leurs *Lettres parisiennes : autopsie de l'exil*, elle se trouve au bâtiment Charcot, l'aile neurologique de l'hôpital de la Salpêtrière. Elle ne sent plus ses jambes. N'arrive plus à marcher, à enseigner, à fonctionner. D'origine inconnue, son infection de la moelle épinière disparaîtra en l'espace de quelques mois, aussi lentement et aussi mystérieusement qu'elle est venue. À la différence de Susan Sontag, NH ne demande qu'à voir cette maladie comme une métaphore, et à l'interpréter : en l'occurrence, il lui semble évident que son corps lui dit : *tu fais fausse route. Tu as gelé tes racines*.

Trois fois septembre, le roman auquel elle s'attelle l'année d'après la myélite, est peut-être le moins bon de toute sa carrière, mais s'y dessine, déjà, le retour vers la langue maternelle abandonnée : une jeune Américaine du nom de Selena vient de se suicider. Sa meilleure amie, Solange, a récupéré tous ses papiers (lettres, journaux intimes, poésies, etc.) et passe un week-end à les parcourir en compagnie de sa mère Renée. Seulement, comme celle-ci est française, ce que fait en réalité Solange *c'est traduire les textes de l'anglais en français à mesure qu'elle les lit*. La première version du manuscrit est tellement mauvaise que NH est lâchée comme une chaussette sale par Denis Roche, son éditeur au Seuil. Heureusement, cet automne-là, une nouvelle grossesse lui donne une pêche d'enfer : au long des neuf mois qui suivent, tout en remaniant *Trois fois septembre*, elle écrit un essai intitulé *Journal de la création*.

Dès la parution du roman en 1989, elle en démarre un autre, mais, cette fois-ci, c'est décidé, elle va l'écrire en anglais. Son mari est moyennement enchanté de cette décision : le fait d'écrire en français-deuxième-langue est un des grands terrains d'entente du couple. Mais depuis la maladie NH se sait mortelle et plus rien ne peut l'arrêter : à l'automne 89, elle se lance dans des recherches sur l'histoire de l'Alberta, et commence à écrire *Plainsong*. Ces retrouvailles

– ces *épousailles*, ai-je envie de dire – avec sa langue maternelle la rendent profondément heureuse. Elle prend un agent pour chercher, au futur livre, des éditeurs dans les pays anglophones.

Passons, sur la crise maritale que tout cela a provoqué. Le couple se sépare quelques mois, puis se rabiboche. Début 91, *Plainsong* achevé et déposé chez l'agent, NH écrit des poèmes en anglais, traduit (sous pseudonyme) le roman de quelqu'un d'autre pour éponger ses dettes, et attend les réponses des éditeurs anglos. Celles-ci arrivent, au compte-gouttes. Toutes sont négatives.

Été 91 : avec sa famille, NH part vivre un an à la campagne. Avec neuf livres publiés et un manuscrit en souffrance depuis un an, sa carrière bat de l'aile. La mort dans l'âme, elle se résigne à traduire *Plainsong* en français. C'est très difficile, résumons ça comme cela. Le fait d'avoir écrit dans l'allégresse une phrase comme « First Anton Methodist was a stark spare structure filled with strictures and scriptures » et de se retrouver deux ans plus tard avec un dictionnaire, à chercher les mots les uns après les autres pour essayer d'en faire une phrase française... je ne vous dis pas. Toujours est-il qu'elle termine la traduction au début de l'automne et l'envoie à son agent. Et, rebelote : tout au long de l'année, les retours négatifs tombent dans sa boîte aux lettres : Gallimard, Grasset, Seuil... en tout, dix-sept éditeurs parisiens refusent le manuscrit. Pour ne pas se suicider, NH démarre un nouveau roman, également en anglais : *Dolce Agonia*.

De retour à Paris à l'automne 92, profondément déprimée, elle regarde ce qu'elle a écrit au printemps et le trouve nul. Elle brûle le manuscrit dans la cheminée de son nouvel appartement et balance à la corbeille la version électronique. Puis, prise de remords, elle téléphone à un ami féru d'informatique, et il l'aide à repêcher dans la corbeille ce qui peut l'être. Cet automne-là, elle anime un atelier d'écriture à l'American University in Paris ; le premier jour du cours, elle annonce aux participants qu'au lieu d'appeler cet atelier Advanced Creative Writing ils auraient mieux fait de l'appeler Advanced Destructive Writing. Oui car détruire est aussi important que créer, dit-elle. Ou plutôt : la destruction, dit-elle, fait partie de la création. Créer, dit-elle, c'est détruire, aussi. *Détruire.... non, traduire, dit-elle.* Percluse d'angoisse, elle se met, méthodiquement, à traduire en

français les fragments sauvés de la corbeille, et voit qu'une intrigue s'y dessine en filigrane : c'est l'histoire d'une femme qui abandonne ses deux filles afin de danser. Écrivant tantôt dans une langue et tantôt dans l'autre, se traduisant se retraduisant jetant récupérant désespérant recommençant, NH avance sur la pointe des pieds ; c'est difficile parce que les matières sont inflammables ; ça donnera *Slow Emergencies / La Virevolte*.

On voit que je suis plutôt que patiente (je ne suis pas patiente), obstinée. Acharnée. Dogged est une des traductions possibles de ces mots-là. Oui, pareille à une chienne féroce : quand j'enforce les dents dans un os, gare à celui ou celle qui se mettrait en tête de me l'arracher.

Mais les années de crise s'acheminent enfin vers un dénouement. Le 11 novembre 1992 (un jour férié, pourtant... !), l'agent de NH l'appelle pour lui dire qu'Actes Sud souhaite publier *Cantique des plaines* à la rentrée 1993. Ils prévoient de s'associer aux Éditions Leméac au Québec. Quelques mois plus tard, Harper Collins Canada accepte *Plainsong*. La publication du livre aura donc lieu simultanément dans les deux langues de NH et dans ses deux pays. C'est presque comme une guérison ! se dit-elle naïvement, presque comme une réconciliation....

Mais non, c'eût été trop beau. Au Canada, alors que la v.o. en anglais recueille des critiques au mieux polies (et parfois pas polies du tout), la v.f. emporte le prix du Gouverneur général. Dans sa tête, son corps, son cœur, c'est l'embouteillage des identités, elle se sent au bord de l'effondrement. Écoutons quelques extraits de son journal de l'époque.

16 novembre 93, Toronto. Donc me voici dans la chambre d'hôtel la plus luxueuse de ma vie entière, vue somptueuse du centre-ville, salle de bains en pur granite du Canada, et dans quelques heures on me donnera le Prix du Gouverneur général. Le *Globe and Mail* traite mon livre de « lugubre » – j'ai horreur de ce mot – et insiste, une fois de plus, sur la violence de Paddon dans la famille. *Pourquoi* ne peuvent-ils entendre les autres musiques du livre : la joie, l'humour, toutes les belles choses qui se passent entre Paddon et Miranda, Paddon et ses enfants, Paddon et ses petits-enfants ; pourquoi toujours cet adjectif réducteur et réprobateur, « lugubre » ?

Deux jours plus tard, la voilà à la Bibliothèque nationale d'Ottawa en proie à une crise de schizophrénie aiguë, se préparant à lire en français, devant un public presque exclusivement anglophone, des extraits d'un roman que pour la première fois de sa vie elle a écrit en anglais. Dès qu'elle monte à l'estrade, elle se met à trembler. 18 novembre 93, Ottawa. Ce soir le trac a refusé de s'arrêter, malgré une pause, un verre d'eau, *und so weiter*. Spectacle ridicule pour une femme de 40 ans. Beckett commençait à peine à trouver sa voix à 40 ans ; pourquoi ai-je toujours l'impression que ma vie est finie, ma carrière au bord du précipice, mon talent tabassé à mort ?

Et ses problèmes sont loin d'être terminés.... 22 novembre 93. Soulagement intense d'être rentrée – (...) – j'étais réellement folle de décalage (physique et mental) là-bas – très ébranlée par l'article violent disant qu'il fallait me retirer ce prix – j'ai dû serrer mes bras de toutes mes forces pour ne pas gifler les gens dans les situations les plus banales, les plus bienveillantes. Très fragile ces jours-ci dès que je suis « en public ». Répétition du Trac Terrible à la radio à Montréal, avec Winston McQuade – j'étais littéralement incapable de finir le passage que j'avais choisi de lire – me suis arrêtée au beau milieu – comme s'il y avait une force physique, électrique, qui repoussait ma voix loin des mots – comme si les personnages m'intimaient l'ordre de m'en aller de ce roman, de les laisser tranquilles, de les laisser mener leur propre vie dorénavant.

2 décembre 93. Le prix prend un goût nettement amer. Sous prétexte que *Cantique* serait une traduction et non une œuvre francophone originale, cinq éditeurs québécois ont publié un communiqué de presse exigeant que le Conseil des arts se re-réunisse pour nommer un autre lauréat. (...) Quand je pense qu'à l'annonce du prix j'avais naïvement déclaré : « Je me sens comme un trait d'union vivant » ! Tu parles... comme si les Québécois nationalistes cherchaient des traits d'union !

La controverse durera plusieurs mois, à telle enseigne que le journal montréalais *Le Devoir* invente une rubrique « Cantique des plaintes ». NH rit jaune.

Mais bon. Elle persévère, cahin, caha. L'année suivante paraît *La Virevolte* et les Québécois adorent. Ils l'adoptent. Elle qui n'a jamais vécu au Québec, mais qui s'y rend souvent, pour la bonne raison

que sa mère et son frère s'y sont installés, Mary-Louise en 1965 et Lorne en 1968, pour finir elle a pas mal de choses en commun avec les Québécois. Notamment le fait qu'ils connaissent, combinent, mélangent, avec ire ou ironie, des éléments identitaires de la France et du Canada anglais...

Que faire ensuite ? Mais, ça tombe sous le sens : NH embarque dans l'écriture d'un roman bilingue : *Instruments des ténèbres*. Rédigeant en anglais les chapitres « Nada », qui se passent à New York aujourd'hui, en français les chapitres « Barbe » qui se passent dans le centre de la France à la fin du XVII^e, elle les traduit ensuite vice et versa (tout en espérant, à part elle, qu'un éditeur courageux publiera un jour la v.o. bilingue !)

À la rentrée 1996, la publication en France de ce roman-là marquera son premier grand succès de librairie. Inclus dans la dernière sélection du Goncourt, le livre se verra décerner le Goncourt des Lycéens et le Prix France Télévisions, et se vendra à plus de 100 000 exemplaires... ce qui a pour effet de plonger NH dans une nouvelle crise d'identité, la pire à cette date. Voici le problème : même si les chiffres de vente la flattent, *elle ne supporte pas l'idée d'être devenue une écrivaine française.*

Que cela voudrait-il dire ? qu'elle doive ne plus écrire que pour des lecteurs français, armés d'une éducation française et hérissés d'attentes françaises face au roman ? qu'elle ne doive plus inventer que des personnages français, parlant le français de France et se souciant des problèmes hexagonaux ? quelle horreur ! Les livres qu'elle écrit dans ou traduit vers sa langue maternelle se vendent mal dans cet oxymoron qu'est pour elle le Canada, *la mère patrie.*

Qui suis-je ? qui suis-je ? qui suis-je ? la revoilà dans une mer infestée de requins. Elle essaie de grimper à bord un immense vaisseau Walt Disney Presents, mais c'est du cinéma, du mensonge, un conte de fées, ce n'est pas vrai, elle se noie, elle a la nausée, elle patauge dans les Limbes. Soudain elle comprend Beckett tout autrement et le reconnaît comme son frère.

Au printemps 1997, quelques mois après ces premiers prix littéraires, NH écrit un texte intitulé LIMBO qui commence par une déclaration d'intention : là où Beckett a écrit *L'innommable*, elle a envie d'écrire *L'intraduisible* :

*Get it in English. Shoved. Wedged.
Lodged in the language like a bullet in the brain.
Undelodgeable. Untranslatable.*

Suivent treize pages de détresse verbale existentielle, les pages les plus douloureuses qu'elle ait jamais écrites. Mais, bien évidemment, dès le texte sorti de son for intérieur tel un enfant hurlant, elle ne résiste pas à la tentation de..... le traduire. À la place de l'exergue

*Get it in English. Shoved. Wedged.
Lodged in the language like a bullet in the brain.
Undelodgeable. Untranslatable.*

que pourrait-elle bien mettre ?

Carrramba ! Encore raté !

On peut écouter un court extrait de ce texte et sa traduction en alternant rapidement phrase par phrase :

if I can be Irish and then French I could just as well be Danish or a dog, si je peux être irlandais et puis français je pourrais aussi bien être chinois ou chien, why choose, how choose, it's all the same to me, it all comes down to the same thing, a catastrophe, every choice is a Fall, pourquoi choisir, choir, cela revient au même, tout revient au même, la catastrophe, and the words are fed up with running in circles, les mots sont las de tourner en rond pour ne rien dire, building characters, weaving plots, barf, construire des personnages, nouer des intrigues, bof, baf, it's exhausting to go on striving for resemblance, verisimilitude, c'est éreintant de toujours chercher la ressemblance, la vraisemblance, they come from such-and-such a country, belong to this or that milieu, dire qu'ils viennent de tel pays, tel milieu, are men, or women, and then, and also, or children, who gives a shit, qu'ils sont homme ou femme, et puis, et alors, ou enfant, on s'en fout, and because they had this done to them they reacted like that, et que parce qu'on leur a fait ci ils ont réagi comme ça, you must sympathize, empathize, poor guys, put yourself in their place, faut les comprendre, les pauvres, faut se mettre à leur place –

whereas there is no such thing as place, alors que, alors que, il n'y a pas de place, no such thing as light color movement music, pas de lumière couleur mouvement musique, all the nuance harmony and dissonance they claim to find so moving, toutes ces nuances et harmonies et dissonances que vous trouvez si émouvantes, nope, no go, y a pas, y a pas, snif snif, que dalle, nothing but a brain that can't bloody well can it, rien qu'un cerveau qui n'arrive pas bon Dieu à se taire, wound up like a bloody mechanical toy, qu'on a remonté bon Dieu tel un jouet mécanique, and compelled to go on ranting and raving until death doth ensue, et qui n'a d'autre choix que de bavasser jusqu'à ce que mort s'ensuive, because there you are, chucked headfirst into time, language, the verbal slop-pail, parce que nous voilà, flanqués dans le temps, dans le langage, dans la flaque verbale, and forced to swim volens nolens, go on crawling endlessly through words, phrases, paragraphs and the rest, et forcés volens nolens de nager, brasser mots et phrases et paragraphes, glutting on garbage, stirring up ructions, eructations, ressasser tous ces immondices, ce grabuge, every now and then a character floats to the surface and is instantly sucked under, squelched, drowned, de temps à autre un personnage surnage pour repiquer du nez aussitôt, étouffé, noyé, every now and then a glimmer of an idea but – wham ! bang ! dead ! de temps à autre une lueur, une idée puis plaf ! gaffe ! crève ! O let me gaze awhile upon thy tender visage! O, laissez-moi contempler votre tendre visage. Nay nay I say! Que nenni, vous dis-je ! Out, out, brief candle! Adieu, monde cruel ! Bye-bye birdie! Salut les mecs ! Farewell cruel world! La marquise sortit à cinq heures – The time has come, the walrus said – and it congeals for an instant, et, un instant, cela se cristallise, gives you something to chew on, vous donne quelque chose à vous mettre sous la dent, then dissolves, melts in your mouth, puis se dissout, vous fond dans la bouche, rejoins the flux, the sewage, the random writhing mess, rejoint le flux, le tout-à-l'égoût, retourne à l'entropie grouillante.

Ah mais NH a beaucoup de chance. Car en Actes Sud elle a trouvé non pas un publishing house mais un publishing home. Et en Hubert Nyssen, un éditeur exceptionnel qui, lui aussi doté d'une identité complexe, sait à quel point le flottement est pour elle fon-

dateur... oui, le fondement même de son travail littéraire. Il décide de faire de *Limbes/Limbo* un petit livre à part entière (même très aérées, ses 26 pages n'en deviennent que 40, c'est tout de même mince !). Et quand elle lui envoie une première mouture de l'essai qui deviendra *Nord perdu*, il saute dessus, l'aime, le prend, l'encourage à poursuivre. Ah. Elle porte bien son nom, la collection fondée par les Nyssen père et fille : « Un endroit où aller ». NH sent enfin qu'il est ok d'être ce qu'elle est, c'est-à-dire une écrivaine non pas « nomade » non pas « citoyenne du monde » mais, comme le dit si bien Taiye Si-lesi la merveilleuse auteure de *Ghana Must Go*, **multilocal**.

En 2007, à la Sorbonne Paris III (rue de l'École de médecine), se tient sur plusieurs jours un colloque international intitulé : « NH : Vision et division ». On m'apprend qu'un concours de traduction a été lancé : plusieurs participants ont traduit le même chapitre de *Nord perdu* et un prix sera décerné à la meilleure version lors de la séance de clôture ; accepterais-je de faire partie du jury ? Hélas, réponds-je, je n'ai pas le temps. Mais il se trouve que je suis moi-même en train de traduire *Nord perdu* ; je veux bien soumettre ma version sous pseudonyme et voir ce qui se passe. « Chiche ! » disent Marta Dvoak et Jane Koskas, les organisatrices, et elles promettent de garder le secret.

Quelques semaines plus tard, le prix pour la meilleure traduction est attribué à un mystérieux universitaire que personne ne semble connaître : Lou Denver (c'était bien avant les débuts du musicien rock du même nom !). Certes, admet-on, la traduction de M. Denver comporte certains défauts : omissions, notes en bas de pages, etc.... néanmoins, c'est sans conteste la version la plus fluide et la plus « littéraire ». Suspense dans la salle lorsqu'on demande à Lou Denver de venir à l'estrade ; surprise générale quand c'est moi qui me lève pour aller chercher le prix... un exemplaire autographié de *Dolce Agonia*.

À la même époque peu ou prou, une revue québécoise *L'infini-théâtre* me sollicite pour un texte sur l'expérience intime de l'auto-traduction. Sauf erreur, ce texte, qui s'intitule *Healing the Split*, est à ce jour inédit en français. Si je vous laissais le soin de le traduire ?

oh what a relief – no one has ever asked me this question before and at long last someone has asked me, the simple, obvious question, not *why* not *how* not *when* but *what does it feel like* to translate your own work? and at last I'm allowed to answer, same answer as Beckett's which I read somewhere a long time ago, "self-translation is the only form of political torture I know," said Beckett in substance and I agree, "awful" is the answer, it feels awful, I don't like doing it, it takes me at least as long if not longer to translate a book than it does to write it and from the first page to the last it's an experience of tedium and frustration, irritation against dictionaries, against my own brain, against the languages themselves for being so uncooperatively unlike, for not wanting to communicate with one another, float into one another, meld and marry and some days, on days when I think in cheap psychoanalytical terms, it happens to the best of us, I think that deep down it might be just that, a question of marriage, as if I were continually running back and forth between mummy and daddy (though the communication problem between them was not a language problem, indeed English was one of the few things they had in common apart from three children and lofty hopes), trying to explain mummy to daddy and daddy to mummy, listen you guys, it may not sound like it but in fact you're saying exactly the same thing, listen, listen, you're compatible, stay together, don't break up, don't fly apart, don't destroy us all by destroying your marriage, even if they did so four decades ago, or maybe healing my country too, why such a deep rift between anglophones and francophones, the important things are the same in all our lives aren't they? love, pain, the passage of time, the search for meaning, so I sit there day after day, bored and frustrated and angry, flipping through dictionaries, reading my sentences out loud over and over again until not only do they no longer mean what they originally set out to mean but they don't mean anything anymore, and yet, and so, the next question, obviously, is why do you do it if you don't like it, if it's so tedious and annoying why don't you let someone else translate your books for you, from French into English and from English into French? and the answer to that question is, because when it's done, when it's actually finished, when after all that work the book has finally taken shape and managed to exist in the other language, then I feel good, then I feel better,

then I feel healed, because it's the same book, telling the same stories, eliciting the same emotions, playing the same music, then I'm elated, then I'm delighted, as if that somehow proved that I'm not a schizophrenic, not crazy, because ultimately the same person in both languages. Translation is hope for humanity.

Guérir la faille

texte de Nancy Huston

traduit de l'anglais par Alice Marchand et l'autrice

ah, quel soulagement – personne ne m'avait jamais posé cette question, et voilà qu'enfin, *enfin*, quelqu'un me la pose, la question si simple, si évidente, non de *pourquoi* ni de *comment* ni de *quand*, mais de *quel effet ça vous fait*, que ressentez-vous quand vous traduisez vos propres textes ? et enfin j'ai le droit d'y répondre, même réponse que celle de Beckett, lue quelque part il y a longtemps, « l'auto-translation est la seule forme de torture politique que je connaisse », a dit Beckett, en substance, et je suis bien d'accord, « affreux », voilà ma réponse, c'est affreux, je n'aime pas le faire, ça me prend au moins autant de temps, voire plus de temps, de traduire un livre que de l'écrire, et de la première à la dernière page ce que je ressens c'est de l'ennui, de la frustration, de l'exaspération contre les dictionnaires, contre mon propre cerveau, contre les langues elles-mêmes d'être si peu coopératives, si dissemblables, de ne pas vouloir communiquer entre elles, flotter l'une vers l'autre, se fondre et se marier, et certains jours, les jours où je fais de la psychanalyse de bistrot, ça arrive aux meilleurs d'entre nous, je me dis que dans le fond il s'agit peut-être justement de ça, d'une histoire de mariage, comme si je passais mon temps à courir entre papa et maman (même si le problème de communication entre eux ne relevait pas de la langue, au contraire, l'anglais était une des rares choses qu'ils avaient en commun hormis trois enfants et des projets grandioses), m'efforçant d'expliquer maman à papa et papa à maman,

écoutez les gars, écoutez, écoutez, vous êtes compatibles, restez ensemble, ne vous séparez pas, ne vous explosez pas, ne vous faites pas tous sauter en faisant sauter votre mariage, même s'ils l'ont fait il y a quarante ans, et peut-être s'agit-il aussi de réparer mon pays, pourquoi ce gouffre infranchissable entre anglophones et francophones, les choses importantes sont les mêmes dans nos vies à tous, non ? amour, douleur, passage du temps, quête de sens, alors je reste là jour après jour, en proie à l'ennui la frustration la colère, à feuilleter des dictionnaires, à lire et relire mes phrases tout haut, jusqu'à ce qu'elles aient perdu non seulement leur sens d'origine mais le sens tout court, et pourtant, et donc, la question suivante, naturellement, c'est *pourquoi le faites-vous si vous n'aimez pas ça, si c'est tellement fastidieux, tellement agaçant, pourquoi ne laissez-vous pas quelqu'un d'autre traduire vos livres à votre place, du français vers l'anglais et de l'anglais vers le français ?* et voici la réponse à cette question-là : parce que quand c'est fait, quand c'est vraiment terminé, quand, après tout ce boulot, le livre a enfin pris forme, enfin réussi à exister dans l'autre langue, alors là je me sens bien, là je me sens mieux, là je me sens guérie, parce que c'est le même livre, qui raconte les mêmes histoires, suscite les mêmes émotions, fait entendre la même musique, et alors là je suis transportée, là je suis aux anges, comme si, d'une certaine façon, ça prouvait que je ne suis pas schizophrène, pas folle, parce qu'en fin de compte la même personne dans les deux langues. La traduction, c'est de l'espoir pour l'humanité.